

13 ENSEMBLE

LETTRES DU PROCÈS DES ATTENTATS
DU 13 NOVEMBRE 2015

JULIETTE REINHART
ET CONSTANCE PEILLON

LES ÉDITIONS DU GÉNÉPI

*À Amalia, Maximilian, Jeanne, Gianna, Lila, Bérénice, Madeline...
À eux, nos enfants après le feu.
Et aux étoiles qui veillent sur eux.*

*Ils ont essayé de nous enterrer.
Ils ne savaient pas que nous étions des graines.*

(Proverbe mexicain)





Tout commença par une inquiétude. En fait, une forte inquiétude.

Vous savez, celle qui sourde au loin.

Celle qui, d'un *CLAC* de bruit de pétard qui n'en était pas un, du *DRING* d'un appel, marque le début de la fin d'un temps où tout était bien.

Le mal est survenu et les victimes ont appris des mots, elles ont appris à attendre, à espérer puis à désespérer, puis à espérer de nouveau, puis à se cacher pour ne pas hurler devant les amis et la famille que la vérité est une lame qui perfore de part en part et qu'elle fait mal, terriblement mal.

Mais nous sommes déjà partis trop loin. Revenons quelques pas en arrière. Revenons à un temps pas si lointain, le 13 novembre matin.

Message reçu le 13 novembre, à 8h46 : « Tu fais quoi ce soir ? C'est le week-end, il fait beau, on se retrouve en sortant du bureau ? » Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Arrivé la veille depuis Bruxelles. Dix hommes au volant de trois voitures. Ils ont passé la nuit terrés dans des planques à Alfortville et Bobigny. Terrés en attendant de frapper, mais Mohamed Abrini a renoncé. Dans la nuit il est parti. C'est à neuf qu'ils se lèvent sur ce qu'ils prévoient être le dernier jour de leurs vies.

La journée est passée. Nous sommes quelques minutes seulement avant l'irruption du mal. Devant le Stade de France, Manuel tient son téléphone à la main. Pour un homme amoureux, quoi de plus naturel que de chercher la voix de sa femme pour lui dire qu'on l'aime ? Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Ceinturé d'explosifs, le premier commando des attentats n'est plus très loin. Au volant de la Clio noire, Salah Abdeslam dépose trois bombes humaines aux abords du Stade. 21h16, près de la porte D, devant le Stade où il n'a pas pu entrer, le premier terroriste appuie sur le bouton. *POUM*. C'est la déflagration. La première qui vient déchirer l'air de cette terrible soirée. Explosion de ceinture faite de bric et de broc, construite de bouts de scotch et de produits trouvés dans des drogueries. Voyage au bout du mal au point de se déchiqueter soi-même, pauvres corps, misérables chairs. La femme de Manuel, jamais plus, n'entendra sa voix.

À l'intérieur, dans les gradins d'un Stade archi plein, Jean-Luc serre l'épaule de son fils avec toute sa ferveur de supporter : c'est un match amical, mais quand même, on va l'écraser l'Allemagne ! Sur le terrain, c'est Patrice Evra qui a le ballon. 21h20, *POUM*, deuxième explosion. Du pied, il continue à jouer. Des yeux il interroge, inquiet. Dans les tribunes, le garde du corps de François Hollande se penche à son oreille : « Monsieur le Président... » 21h53, il est déjà en route vers l'Élysée lorsque Bilal Hadfi, le troisième kamikaze du Stade se fait exploser.

En terrasse de la Belle Équipe, c'est la joie. Normal, c'est l'anniversaire d'Hodda et Jessica. Tous les amis sont réunis. Parmi eux, dos à la fenêtre, Victor rit. La fête bat son plein. Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal lâche était là. Déjà, à quelques rues de là, au Carillon, au Petit Cambodge, à la Bonne Bière et Casa Nostra, Abdelhamid Abaaoud, Chakib Akrouh et Brahim Abdeslam, le deuxième commando de terroristes tire dans le dos de ses victimes qui ne se relèveront pas. 21h36, la Seat Leon est à la Belle Équipe. *CLAC*, ces bruits, cent fois, mille fois répétés, comparés à des pétards, putain de pétards, c'est le bruit de l'instrument du mal, la Kalachnikov, balles visées, vies arrachées. Victor jamais plus ne rira. Hodda jamais plus ne vieillira. Abdelhamid Abaaoud et Chakib Akrouh déposent Brahim Abdeslam au Comptoir Voltaire. Ils le laissent seul accomplir sa vocation de martyr. Eux deux prennent la fuite. Flash de baskets oranges, ils sautent le tourniquet du métro et se fondent dans la nuit de Paris, dans le chaos.

Au Bataclan, Muriel danse. Dans cette salle de concert, petite, pas grande, elle se sent presque chez elle. Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Le troisième commando descend de sa Polo. 21h40, Samy Amimour, Foued Mohamed-Aggad et Ismaël Mostefai entrent sur le son des percussions. « Kiss the Devil », les Eagles of Death Metal n'ont pas le temps de finir leur chanson.

Partout, dans les rues et les foyers, vos écrans commencent à s'allumer, vos portables à vibrer : « Ça va ?? » « Tu as vu ce qu'il se passe ? » « Tu es en sécurité ? »

21h52, Amimour explose sur la scène du Bataclan, les tirs cessent. La prise d'otage commence.

Les rues se vident, les bars se figent. Comme vous peut-être, les Français suivent en direct, le souffle coupé, pétrifiés devant leur télé.

Ce que personne ne voit, c'est la portière encore ouverte de la Clio noire abandonnée par Salah Abdeslam dans le 18^e arrondissement. C'est le bouton poussoir arraché de sa ceinture explosive qui repose au fond de la poubelle de Montrouge où il l'a jetée.

23h55. « Mes chers compatriotes,

Au moment où je m'exprime, des attaques terroristes sans précédent sont en cours dans l'agglomération parisienne. Il y a plusieurs dizaines de tués. Il y a beaucoup de blessés. C'est une horreur. » Comme vous peut-être, les Français sont suspendus à l'écoute de François Hollande, leur Président.

Ce que personne n'entend, c'est la respiration saccadée de Salah Abdeslam qui appelle ses amis Hamza Attou et Mohammed Amri, les supplie : « Frère, viens me chercher. » Ce que personne n'entend, c'est le bruissement de voix des deux adolescents avec qui, dans le hall d'un HLM de Châtillon, dans la nuit il attend.

Minuit dix-huit. Au Bataclan, l'assaut est donné, les terroristes tués, les otages libérés.

Évacuée en urgence sur une barrière Vauban, les jambes criblées de balles, Muriel ne danse plus.

POUM, CLAC. Le 13 novembre 2015, le mal a pris les traits de visages de terroristes qui ne veulent qu'une chose : que nos repères disparaissent, que nous ne soyons jamais en sécurité, que nous ne puissions plus poser la tête sur l'oreiller et des yeux qui se ferment délicatement. Et trois d'entre eux, Abaaoud, Akrouh, Abdeslam, sont encore en vie, ils ont fui et libres, ils courent toujours. Le 13 novembre 2015, nous avons rencontré le mal en rafale, le mal qui fait mal, si mal, terriblement mal aux corps transpercés de balles, aux cœurs déchirés de larmes.

Visés, touchés, pas coulés, mais sidérés, le 14 novembre au matin ne restait qu'un constat : le Mal existe. Et des questions par millions : Pourquoi le mal ? Comment le mal ? Où se terre-t-il, le mal ? Sous quels masques se cachent Abaaoud, Akrouh et Abdeslam qui ont fui ? Qui sont-ils, ceux qui ont tiré les fils, guidé les tirs ? Ceux qui ont pensé, prémédité, organisé la fin de ces 130 vies et que cela réjouit ?

« Le mal existe » murmure le souffle de l'inquiétude à l'oreille tendue de l'actualité et ses soubresauts.

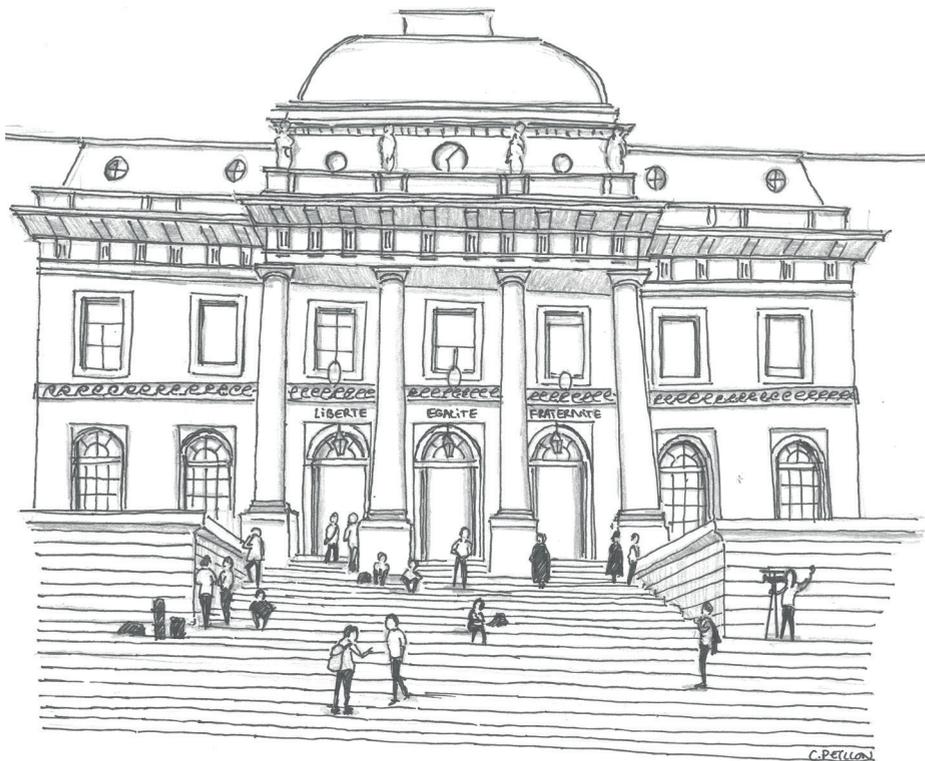
18 novembre 2015. « J'étais pas au courant que c'étaient des terroristes. On m'a demandé d'héberger deux personnes pendant trois jours, j'ai rendu service normalement... » Vous vous souvenez de Jawad ? De cette vidéo ?

De chez lui, il ne reste que des débris. Et les corps d'Abaaoud et Akrouh tués pendant l'assaut.

18 mars 2016. Pendant quatre mois on l'a cherché, traqué, chassé. Ça y est, on l'a eu. Salah Abdeslam est arrêté à Molenbeek.

22 mars 2016. *POUM, CLAC.* Ceux qui, le 13 novembre depuis la Belgique ont tiré les fils, guidé les tirs passent eux-mêmes à l'action. Dans le métro à Bruxelles, à l'aéroport de Zaventem, les derniers membres de la cellule terroriste franco-belge se font exploser. Frères de larmes, sœurs de sang, Paris pleure avec Bruxelles.

Les visages du mal étaient morts ou capturés. Ne restait plus qu'à attendre, espérer, désespérer puis espérer de nouveau, puis se cacher pour ne pas hurler devant les amis et la famille que la vérité est une lame qui perfore de part en part et qu'elle fait mal, terriblement mal. Ne restait plus qu'à attendre le moment où l'on pourrait venir regarder les accusés, les écouter et essayer, essayer peut-être si l'on tend bien l'oreille de trouver la vérité de ce qu'il s'était passé. Attendre le moment où ils seraient jugés, condamnés. Après près de six années, le 8 septembre 2021, le moment est arrivé. Au Palais de Justice de Paris, le procès des attentats du 13 novembre a commencé.



8 septembre 2021 - 29 juin 2022. De l'autre côté de la Seine qui passe, c'est ici, entre les pierres du vieux Palais de Justice que s'est tenu pendant 10 mois le procès des attentats du 13 novembre.



Cordons de parties civiles autour du cou, victimes rescapées et proches endeuillés s'avancent, épaulés par leurs avocats, dans le long couloir de marbre jusqu'à la salle aux bancs de bois clair construite pour ce procès.

La cour des magistrats

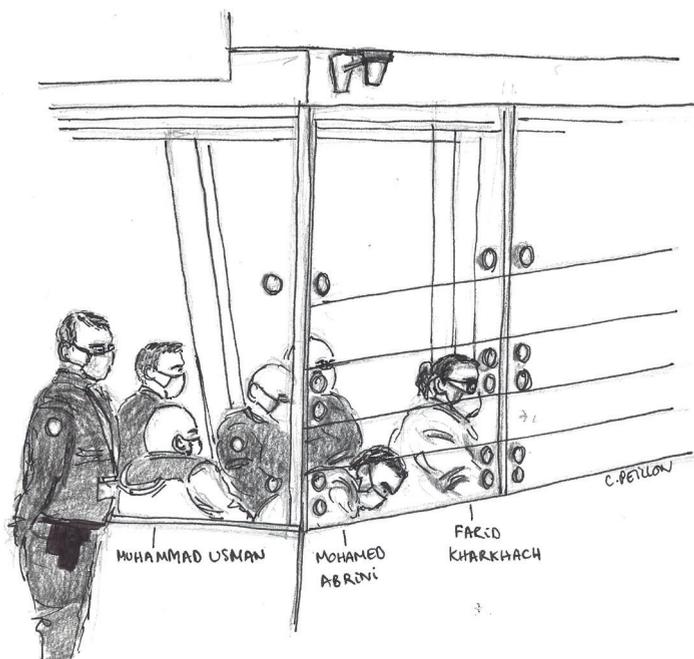
Le box des accusés

Les avocats généraux



Les bancs de la défense

Les bancs des parties civiles



Entourés de policiers, masques sur le nez, onze hommes accusés sont assis derrière la vitre d'un box de verre. Trois comparaissent libres sur un banc, juste devant.



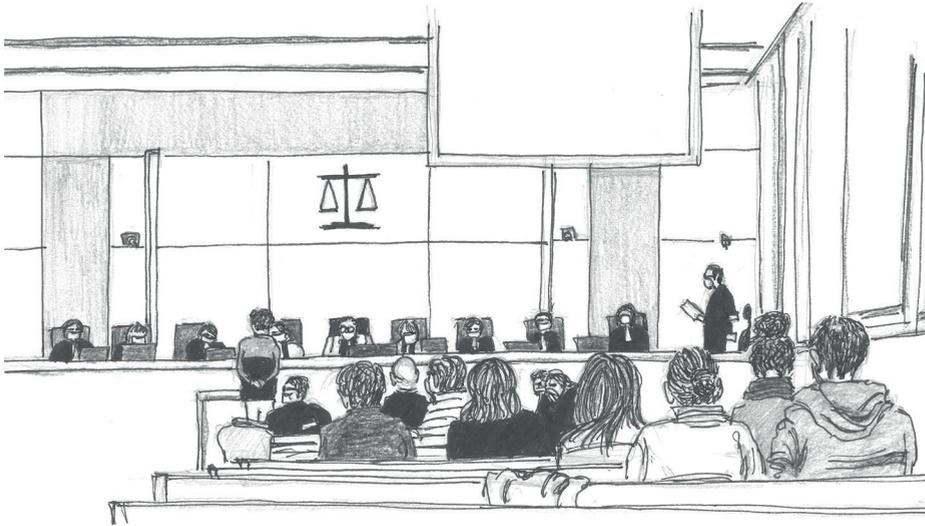
Ils n'ont pas tiré, blessé, tué – les kamikazes, eux, ne sont plus là pour être jugés. Mais tous ont participé. Est-ce qu'ils ont su et tu ? Non, essayent de plaider leurs avocats dont les robes noires tous les jours s'installent sur les tables devant le box.



Oui, accusent les trois avocats généraux qui leur font face au fond à droite de la salle. Leur voix est la vôtre. Qui que vous soyez, où que vous étiez ce soir-là chaque citoyen français était visé et c'est au nom de la société, en votre nom que Nicolas Le Bris, Camille Henriet et Nicolas Braconnay portent l'accusation.



La Cour entre. En son centre, le Président Jean-Louis Périès, sa robe rouge, son hermine, ses cheveux grisonnants et son accent chantant. C'est sur lui, ses deux assesseuses et le reste des magistrats qui les entourent que pèse le poids du procès. Entre leurs mains reposent les destins de 14 accusés. À la fin, la balance doit pencher : innocent ou coupable ? Homme libre ou prisonnier ?



« L'audience est ouverte. »

Les parties civiles s'assoient sur des bancs qui leur sont dédiés. Des bancs clairsemés. Pour la plupart d'entre elles, impossible de mettre sa vie entre parenthèses pendant 10 mois, impossible d'assister à tout.

Alors pour elles sur ces bancs nous nous sommes glissées. Pour elles, pendant 10 mois, nous avons écouté, écrit, dessiné. Chaque matin nous leur avons envoyé quelques mots et coups de crayon. Tout au long du chemin, avec elles, nous avons tissé un lien.

Ce livre, c'est ces lettres. Les nôtres, telles que nous leur avons adressées au fil de l'émotion ou des révélations des journées. Et certaines des leurs reçues en réponse. Ce livre, c'est pour qu'elles puissent garder, si elles le souhaitent, un souvenir de nos échanges pendant ce procès.

Si vous lisez ces lignes et n'avez jamais mis les pieds au procès, jamais porté le fardeau du cordon de partie civile, jamais comme elles été marqués dans votre corps et dans votre âme, ce livre est aussi pour vous. Ce soir-là, comme tous les Français, vous avez tremblé, vous êtes restés scotchés à votre télé, pétrifiés..

Dans ces pages vous découvrirez l'histoire des autres qui est aussi la vôtre.

LE TEMPS DE LA MÉMOIRE

—

01

Premier temps du procès. Dehors c'est encore l'été, septembre vient tout juste de commencer. Près de six années ont passé. Les plaies des parties civiles qui s'avancent vers le Palais de Justice sont devenues cicatrices que jamais rien ne pourra effacer. C'est ce boulet de douleurs encore vives qu'à la barre elles viennent déposer. Parce qu'au commencement d'un procès pénal est le crime dont elles ont été victimes. Avant d'enquêter, d'interroger, de plaider, avant de juger, il faut poser les faits. Alors c'est un chœur de voix d'experts et parties civiles qui, pendant deux mois, chaque jour vient nous replonger dans l'obscurité, dans l'absurdité du soir du 13 novembre 2015. Ensemble, ce chœur nous ramène sur les scènes de crime, compte les balles perdues et les balles trouvées, raconte les morts et les blessés. Ensemble, ces voix mettent des mots sur l'innommable, et laissent du silence sur certaines souffrances. Elles se tournent vers le box des accusés et leur disent : *Voilà. Voilà la réalité de ce qu'il s'est passé.* Avant d'interpeller la cour d'assises spécialement composée : *Voilà. Voilà ce que vous allez devoir juger.*

PREMIÈRE JOURNÉE

D'UN PROCÈS (HORS ?) NORME

—
De: Juliette
À: Vous

Mercredi 8 septembre

Jour 1,

Pour ouvrir cette première lettre d'audience, rendons hommage aux policiers qui contrôlent les badges, aux techniciens qui ont installé les dispositifs de retransmission, aux psychologues dont les blouses bleues et roses colorent la marée de robes noires des avocats...

À toutes ces personnes qui, par leurs sourires et leur douceur ne vous disent qu'une chose :

Vous êtes les bienvenus dans ce Palais, qui, pour neuf mois, est le vôtre. C'est dans cette enceinte chargée d'Histoire que vous venez écrire une page de la vôtre.

C'est dans cette enceinte de Justice qu'ont retenti les « quelques mots empreints d'humilité » du Président de la Cour, Jean-Louis Périès reconnaissable à son manteau écarlate orné d'hermine :

« Nous commençons un procès qualifié d'historique et hors-norme. Historique ? Les faits dont nous parlons sont inscrits dans notre Histoire. Hors-norme ? Ce procès l'est par sa durée, le nombre de parties civiles ou d'avocats. Mais un procès criminel, c'est l'application de la norme. Notre cour d'assises a pour fonction d'examiner les charges retenues à l'encontre de chacun des accusés. Nous devons tous conserver ce cap dans le respect des droits des uns et des autres pour pouvoir maintenir la justice dans le respect et la dignité. Je sais pouvoir avoir confiance en chacun d'entre vous pour ce faire. »

À l'extérieur bruissait encore la rumeur : « Va-t-il parler ?? » Quand s'est élevée la voix que personne n'avait entendue pendant près de six ans.

Je ne retranscrirai pas ici les propos d'allégeance islamiste de Salah Abdeslam. Rappelons que ces propos ne sont tenus que dans un seul et unique but : faire réagir et créer la division.

En parler, c'est l'aider. L'ignorer, c'est faire gagner la dignité.

Et pour le cadrer, vous pouvez compter sur le Président et son accent chantant :

- Votre profession ?
- Combattant de l'État islamique.

Il baisse les yeux sur ses notes un instant :

- Moi j'avais intérimaire.

Chaque accusé doit décliner son identité. Comme pour rappeler qu'ils étaient membres de la société qu'ils sont accusés d'avoir trahie, qui les juge aujourd'hui.

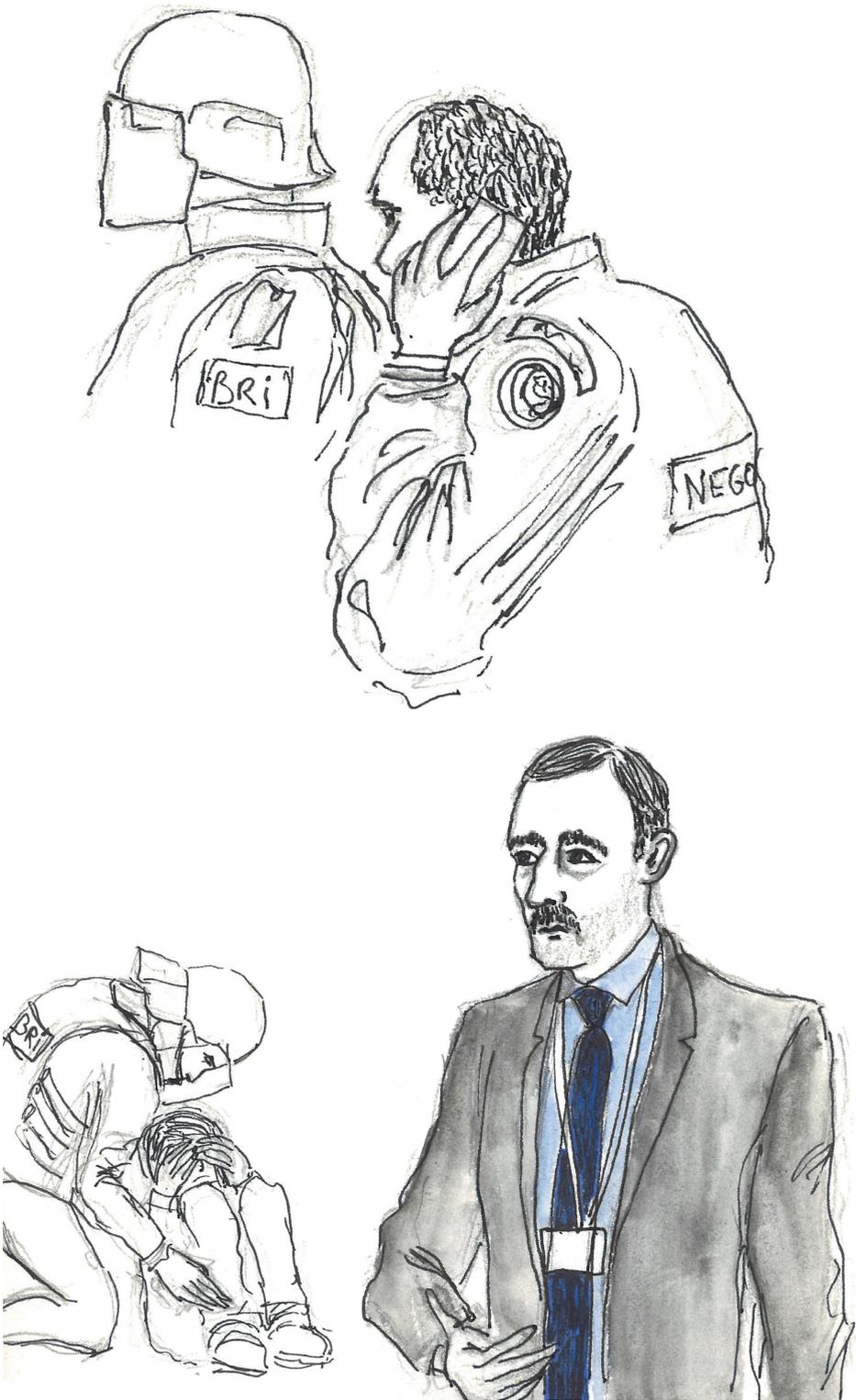
S'en est suivie une longue liste de plus de 2000 noms. Vos noms. Portés par la voix d'une longue file de plus de 300 avocats. Vos avocats.

Demain, la journée sera consacrée aux personnes qui souhaitent se constituer parties civiles.

Je suis et reste à votre disposition.

Bonne soirée,

Juliette



ILS ONT SAUVÉ DES VIES

—
De: Juliette
À: Vous

Jeudi 23 septembre

Jour 10,

Leurs chemins ont croisé certains des vôtres. Ensemble, ils ont tiré les survivants de l'enfer du Bataclan. Vous ne voyiez peut-être pas leurs visages masqués lorsque, formant une chaîne unie, ils vous menaient de la fosse à la vie. Mais eux se souviennent des vôtres : « J'ai l'image d'un petit garçon de cinq ans extrait sous des corps. Il portait son casque anti-bruit et était venu au concert avec sa maman. ».

C'est le destin croisé de deux hommes - le commissaire de la BAC 75N et le chef de la BRI Christophe Molmy - pris dans le chaos d'une nuit.

L'histoire est connue. Elle a été racontée, déformée, commentée et même critiquée tant de fois qu'elle semble être une succession de causes à effets à la fin inéluctable. Les deux commissaires nous ramènent à la réalité de la contingence, de notre ignorance d'alors. Il est facile de réécrire un récit dont on connaît déjà la fin, mais rappelez-vous un instant la confusion.

Lorsqu'on reçoit les premières alertes d'une explosion au Stade de France, qui peut dire qu'il s'agit d'un attentat ? Qui peut prévoir que ce n'est que la première marche d'une longue descente dans l'horreur ?

Rien, rien n'était écrit d'avance. C'est au milieu de l'agitation qu'ils doivent prendre des décisions.

La première d'entre elles est celle du commissaire de la bac 75N. En route pour le Stade de France avec son coéquipier, il s'arrête Porte de Clignancourt : « C'était la confusion sur les ondes (où les annonces des attaques des terrasses ne cessent de tomber), je ne savais plus s'il fallait aller au Stade de France ou à Paris. » Première décision, celle qui déterminera toutes les autres : direction Paris.

Deuxième décision : celle de rentrer non pas une mais trois fois dans le Bataclan . « On avait une inconnue : on ne connaissait pas la géographie de

la salle. Mais aussi une certitude : il y avait des terroristes qui massacraient des gens. Il paraissait inconcevable de rester dehors armé sans rien faire pour les aider. » C'est avec un gilet par-balles léger qu'ils pénètrent dans la salle jonchée de centaines de corps. C'est sans casque qu'ils voient un terroriste sur scène mettre en joue un otage, résigné, les mains sur la tête. Et c'est avec une simple arme de poing qu'ils tirent et le touchent, déclenchant sa ceinture explosive. Cette deuxième décision est celle qui fait basculer l'attaque.

Troisième décision : celle du chef de la BRI qui décide, suite à l'échec des négociations, de mener l'assaut. « Décision très difficile. Maintenant on sait que tout s'est bien passé, mais à ce moment-là ça aurait pu mal tourner. » Cette troisième décision est celle qui met définitivement fin à l'attentat.

Rien n'était écrit d'avance, et surtout pas leur survie à eux et leurs hommes dans cette nuit qui aurait pu être leur dernière.

« La trentaine d'otages cachée dans un local est sortie en enjambant un démineur couché sur la ceinture explosive du terroriste neutralisé alors qu'elle aurait pu exploser. C'est dire si ces hommes étaient déterminés à sauver les otages. » raconte Molmy.

Hier, nous avons vu des héros dans le chaos. Des héros qui ont entendu des « choses vraiment indignes qui (les) touchent profondément » sur leurs actions. Choses indignes auxquelles, par devoir d'explication, ils ont pourtant pris le temps de répondre.

Le commissaire de la BRI nous rappelle la réalité concrète d'une intervention au milieu du Bataclan.

On leur dit qu'ils ont mis trop de temps à sortir les blessés ? « On était au milieu de corps qui nous tiraient les pantalons et nous demandaient de l'aide, on était plus que concernés par la rapidité. On a mis 15 minutes à sécuriser la salle et sortir des centaines de blessés et rescapés qu'il fallait relever, rassurer... Ce n'est pas très long. »

On leur fait remarquer qu'ils ont mis 1h à se rendre compte de la présence d'otages ? « Si on avait su que des otages étaient présents on se serait précipités. Mais on n'en avait aucune idée. La priorité était à l'évacuation des blessés. »

On commente le fait qu'ils ont mis 15 minutes à progresser de la fosse à la porte où se trouvaient les otages ? « Encore une fois, on ne savait pas que les terroristes se trouvaient là. Quand on est entrés, il n'y avait plus de coups

de feu. On pensait que les terroristes s'étaient mêlés à la foule et étaient sortis. À chaque mètre qu'on faisait, on ouvrait une porte et on trouvait des personnes sidérées qu'il fallait convaincre de sortir. »

On critique le temps perdu à négocier avant l'assaut ? « Imaginez qu'on ait foncé tête baissée et que ça ait été un massacre, qu'on ait perdu la moitié des otages dont quelqu'un de votre famille. Les gens nous auraient dit vous êtes fous, vous n'avez même pas essayé de parler. »

Chacun d'entre eux était prêt à donner sa vie pour les vôtres. Vous ne vous y êtes pas trompés, vous qui êtes venus pour les écouter. Et les remercier.

Ces héros portent aujourd'hui le même badge de partie civile que le vôtre. Comme vous, ce soir-là ils ont pensé à leurs proches et ont cru qu'ils ne reviendraient pas. Comme vous, depuis 5 ans, ils tentent de (re)vivre.

Vous les croiserez peut-être dans les couloirs du Palais de Justice et cette fois ils ne seront plus à la barre mais assis sur le même banc que le vôtre. Vous pourrez alors à nouveau vous avancer vers eux, et les remercier de vous avoir sauvés.

A demain,
Juliette

PS. Ce compte-rendu est déjà long, mais tellement mince par rapport à l'ampleur de leurs récits héroïques et pourtant empreints de l'humilité du devoir. J'espère avoir l'occasion d'y revenir plus tard mais en attendant n'hésitez pas si vous avez des questions.